

homme mort », affirme-t-il en substance avec une bonne foi étonnante. C'est Vincent Leenhardt (le comédien croisé dans le train quelques heures auparavant, et quasi méconnaissable sur scène), qui incarne ce personnage avec un heureux mélange d'humour et de dérision. Il décrit le rêve, ou plutôt les rêves américains, et rappelle au spectateur que les Etats-Unis engendrent des Faulkner tandis que la France, par exemple, engendre des Houellebecq. Chronologiquement, l'argument est de mauvaise foi, mais il fait son effet.

Tous ces monologues (le spectacle en compte plusieurs autres) renouent, précisément, avec l'art du discours fragmenté qu'avait inventé l'auteur du Bruit et la Fureur au siècle dernier. La fragmentation est la seule forme capable de rendre compte des déflagrations d'un monde ravagé par les guerres et le mensonge. Et pour incarner une telle parole, le théâtre est bien le lieu idéal.

Hôtel Palestine, de Falk Richter, mise en scène Jean-Claude Fall, à Présence Pasteur (Avignon) jusqu'au 28 juillet, avec Marc Baylet-Delperier, Christelle Glize, Patty Hannock, Philippe Hérisson, Vincent Leenhardt et Céline Massol

Judith Sibony

## Hôtel Palestine, dernière étape avant la fin du Off

Cela fait partie du charme d'Avignon pendant le festival : dans les rues, sur les terrasses des cafés, à la sortie du TGV, même, on a sans cesse l'occasion de croiser des artistes de tous âges et de tous genres, qui font leur possible pour vous donner envie d'aller voir leur spectacle. Certains ont inventé des parades, avec chansons inédites et costumes tapageurs, d'autres se contentent de distribuer des tracts... Et puis en marge de ce grand jeu plus ou moins convaincant, il y a les vrais hasards. Vous vous retrouvez dans un train régional à côté d'un acteur qui vit à Montpellier avec sa famille, et se rend à Avignon chaque jour, « pour jouer ». Il ne cherche pas à vous « vendre » son spectacle, qui a d'ailleurs remporté un vrai succès en tournée (notamment en région parisienne l'hiver dernier). Mais il vous donne une petite carte indiquant les horaires de la représentation. Hôtel Palestine, mis en scène par Jean-Claude Fall, se joue au Lycée Pasteur (rebaptisé « Présence Pasteur » pour le festival) à 16h20 jusqu'au 28 juillet.

Comme l'horaire coïncide avec votre emploi du temps, et que vous avez loupé le spectacle lorsqu'il est passé près de chez vous, vous vous y rendez l'après-midi même. Et en sortant, vous ne manquez pas de recommander la pièce à tous ceux qui sont encore dans les parages... Hôtel Palestine est un pamphlet contre l'Amérique de Bush, et plus particulièrement contre la guerre en Irak. Cette pièce a été écrite en 2004 par l'auteur allemand Falk Richter, en pleine guerre, quelques mois après le bombardement par les troupes américaines d'un hôtel nommé « Palestine », à Bagdad. L'hôtel accueillait notamment les journalistes du monde entier pour des conférences de presse données par les autorités américaines... La pièce de Richter prend pour point de départ une de ces réunions, entre questions qui fâchent et réponses en langue de bois. Le crime organisé, la corruption, le mensonge, toutes ces réalités du régime « Bush » passent au crible de la conférence - et du spectacle.

Or ce n'est qu'en 2011, soit deux ans après l'élection de Barak Obama et le retrait des troupes hors d'Irak que Jean-Claude Fall crée le spectacle. Ce délai, qui peut surprendre, donne en fait un statut très intéressant à la représentation : il n'est pas ici question de prendre le spectateur en otage dans un discours idéologique, mais simplement de faire ce que le théâtre sait si bien faire : donner à réfléchir sur les limites des mots et des discours. Réveiller les consciences en plongeant le spectateur au cœur d'une expérience, mais toujours sous le signe de la distance. Au-delà des séquences où les journalistes interrogent les porte-parole du gouvernement (scènes d'ailleurs fort bien informées), le talent de Falk Richter est d'avoir glissé dans sa pièce une série de monologues tout en nuance et en ambivalence. À commencer par celui de Bob (Marc Baylet-Delperier), le porte-parole, qui décrit l'intervention américaine en chantant l'hymne national, mais à la façon de Jimmy Hendrix : en transformant les harmonies en explosions sonores et chaotiques. Il y a également Jodie, la journaliste inflexible, qui sait tout des manigances du pouvoir et de son hypocrisie, mais ne peut rien y changer. Des hommes tuent des enfants et des parents en proclamant « we come in peace », et elle se demande si les paroles précèdent ou suivent l'acte. Et puis il y a aussi l'étrange monologue de Ron, le journaliste américain peut-être moins « beauf » qu'il n'y paraît. Rempli de fatuité et mâchant un chewing-gum, il proclame la suprématie des Etats-Unis : « nous sommes capables de dire sans ironie à une femme ces mots : je t'aime ; et de ne pas rester dans rien faire devant un